

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

André Gide
dans l'Allemagne d'après-guerre

« Mon cœur aussi est appauvri par vos ruines... »

par

BERND KORTLÄNDER

LA phrase citée dans le titre se trouve à la fin d'un discours que Gide prononça le 6 juillet 1947 à Francfort. Ce jour-là, la première pierre pour la reconstruction de la Maison Goethe fut posée. Cette citation révèle la faculté de franchise et de compassion du poète envers l'Allemagne proscrite et les Allemands, et ce peu de temps après l'écrasement de la terreur fasciste. Cette faculté est formée par l'enracinement profond de Gide dans la tradition de l'humanisme occidental chrétien. Il avait déjà montré la même attitude après la première guerre mondiale¹. Cet humanisme est nourri et gardé vivant par une conception de la culture qui nie depuis toujours les frontières nationales et les préjugés idéologiques et qui insiste sur le caractère commun de l'héritage culturel européen dans l'esprit de la liberté individuelle et des différences individuelles. « Ce serait une sottise de confronter nos deux cultures : soyons convaincus que notre héritage nous est commun. » C'est par cette for-

1. Cf. la différence entre l'attitude de Gide et celle de Romain Rolland ; v. le travail de Frederick John Harris, *André Gide and Romain Rolland, Two Men Divided*, New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1973.

mule programmatique que se termine le discours de Francfort. Inutile de mentionner que l'attitude de Gide ne doit en aucun cas être confondue avec un certain relativisme moral ou l'indifférence politique. Son engagement pour la cause communiste est aussi révélateur que plus tard son règlement de comptes avec les contradictions du système soviétique, ou que son engagement contre les intrigues de la puissance coloniale, ou encore son combat contre l'Allemagne nazie. Ceci est encore plus valable pour ses apports théoriques au débat franco-allemand, qui, bien qu'ils plaident pour la tolérance dans les questions de forme, ne sont prêts à aucune concession quand il s'agit de la question primordiale des droits fondamentaux de l'individu.

À la fin des années vingt, Gide était bien connu en Allemagne, et ceci autant que peut l'être un écrivain qui exige beaucoup de ses lecteurs. Trente-cinq articles parurent dans des revues et des journaux allemands pour fêter son soixantième anniversaire en 1929². Ce jour commémoratif eut donc un plus grand retentissement en Allemagne qu'en France. La traduction allemande des *Faux-Monnayeurs*, parue vers la fin de l'année 1927, avait suscité une grande résonance dans la critique³. Il s'agissait du premier tome de l'édition complète des œuvres de Gide, qui parut jusqu'en 1932 et de nouveau à partir de 1949 à la « Deutsche Verlags Anstalt ». L'image de Gide qu'on trace en Allemagne est marquée *grosso modo* par deux constantes. D'une part, on lui reconnaît un classicisme moderne exemplaire, qui associe au goût de vivre de la modernité toutes les grandes qualités de la tradition française classique, à savoir : l'analyse tranchante, la subtilité psychologique, l'ironie et la virtuosité du style. D'autre part, l'accent est mis sur son geste de refus de tout nationalisme borné et de tout internationalisme purement intellectuel, qu'il surmonte également en faveur d'un européenisme fondé sur la culture. Gide avait une image aux contours particulièrement nets d'écrivain européen après la publication de « L'Avenir de l'Europe » en 1931, qui suscita de nouveau une résonance vive parmi les critiques allemands⁴. Je tiens à souligner ici l'aspect européen de cette première phase de réception intensive de Gide en Allemagne, parce qu'il fut particulièrement important après la guerre. Il avait au sein du « Colpacher Kreis » son fondement concret

2. Cf. les références dans George Pistorius, *André Gide et l'Allemagne. Une bibliographie internationale*, Heidelberg, 1990, n°s 837 sqq. Je cite par la suite ce travail méritoire de la manière suivante : Pistorius, n°.

3. Cf. Pistorius, n°s 1204 sqq.

4. Cf. Pistorius, n°s 1342 sqq.

dans la pratique politique ⁵.

Pour le moment, la « Machtergreifung » (prise du pouvoir par Hitler) interrompit les contacts de Gide avec l'Allemagne d'une manière abrupte et durable. C'est sous deux angles différents qu'il prit conscience de la menace que la montée des nazis faisait peser sur l'Europe.

D'une part, en tant que sympathisant du Parti Communiste Français, il avait dès le début participé à sa lutte contre le fascisme. Pourtant, c'est dans le rôle d'un personnage célèbre et dans la fonction de porte-enseigne grâce à sa réputation internationale plutôt que par un engagement direct au combat qu'il est apparu. Le 21 mars 1933, il prononça toutefois le discours inaugural d'une manifestation contre le régime nazi, organisée par l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires et il collabora par un court article au *Braunbuch über Reichstagsbrand und Hitler-Terror* ⁶. Dans le contexte des protestations contre les procès qui suivirent l'incendie du Reichstag et contre l'arrestation de Ernst Thälmann, Gide apparut comme un combattant droit et persévérant : en janvier 1934, Gide et André Malraux firent un voyage à Berlin pour avoir un entretien avec le ministre de la propagande, Joseph Goebbels, sur le prétendu incendiaire Cornelius van der Lubbe (qui avait déjà été exécuté) et sur la mise en liberté de Dimitroff et de ses amis (elle eut lieu le 28 février 1934 ⁷). En outre, l'exode massif d'Allemagne de ses amis, qu'ils soient libéraux de gauche ou juifs, et de ses correspondants littéraires ne pouvait pas laisser à Gide l'ombre d'un doute sur le véritable caractère du régime nazi. Sur le plan privé, donc informel, il fit au début tout ce qui lui était possible pour aider ceux de ses connaissances qui avaient fui en France. Sa correspondance avec une amie de longue date, Thea Sternheim, temporairement détenue au camp de Gurs, montre clairement que pendant l'occupation allemande cette aide devint de plus en plus difficile ⁸. De toute façon, Gide séjourna dans la soi-disante « zone libre » de la France, presque

5. Cf. la communication de Hans-Manfred Bock au présent colloque.

6. *Braunbuch über Reichstagsbrand und Hitler-Terror*, Bâle : Universum Verlag, 1933.

7. Cf. la reproduction du compte rendu du voyage à Berlin de Malraux, avec des indications précises sur le comportement de Gide, dans *Der Reichstagsbrand. Die Provokation des 20. Jahrhunderts, Forschungsergebnisse*, vol. 2, ed. Internationales Komitee zur wissenschaftlichen Erforschung der Ursachen und Folgen des zweiten Weltkriegs, Luxembourg, 1978.

8. Cf. André Gide — Thea Sternheim, *Correspondance 1927-1950*, éd. Claude Foucart, Lyon, 1986. V. surtout la lettre de Gide du 16 juillet 1940. En plus des lettres publiées par Foucart, d'autres lettres existent dans une collection privée française.

exclusivement ou bien chez des amis dans le sud de la France, ou bien en Afrique du nord. Il évita donc Paris, lieu d'une influence éventuelle. Pour cette raison, alors qu'il essaie toutefois de soutenir son amie par l'envoi de paquets, ses plaintes concernant le manque de possibilités d'intervenir, qu'il exprime dans les lettres qu'il lui adresse, deviennent d'une part compréhensibles, mais font d'autre part preuve d'une certaine naïveté.

Le deuxième angle sous lequel Gide put se rendre compte des conséquences de la « Machtergreifung » le concernait d'une manière directe et personnelle. Déjà, peu de temps après janvier 1933, le marché allemand entier est perdu pour l'écrivain Gide. Deux exemples montrent les réactions immédiates et violentes des institutions allemandes ; elles représentent de toute évidence des mesures de censure préventive : dans une lettre du 7 mars 1933 à la maison d'édition Chronos (la maison d'édition pour le théâtre de la Deutsche Verlags Anstalt), le directeur des théâtres d'État prussiens déclare à propos du contrat de représentation pour l'*Œdipe* de Gide, qui avait été conclu auparavant, que, par suite d'un changement de circonstances, il n'était plus possible d'envisager une représentation à cause de « la personnalité de l'auteur » et que, pour cette raison, la résiliation du contrat de représentation était absolument nécessaire⁹. Le 31 mai 1933, Ferdinand Hardekopf, un des traducteurs les plus importants de Gide, avertit l'auteur que la dernière partie de sa traduction des *Pages de journal* ne pouvait pas paraître dans la *Neue Rundschau* comme prévu, et il se plaint de perdre par conséquent ses honoraires. Certes, grâce à son intervention personnelle, Gide peut préserver les honoraires du traducteur et obtenir la publication du texte dans la revue d'exil *Die Sammlung* qui venait d'être fondée par Klaus Mann. Mais Gide n'essaie même pas d'en obtenir la publication dans la *Neue Rundschau* qui avait régulièrement publié ses textes auparavant. En fait, le numéro en question contenant le texte de Gide avait déjà été imprimé, mais après la « Machtergreifung » et l'incendie du Reichstag, il ne fut pas livré et parut finalement sans le texte de Gide¹⁰.

En dehors des preuves manifestes de son attitude anti-fasciste et de

9. La lettre vient d'une collection privée française et a pu être montrée pour la première fois, grâce à l'aimable intervention de Raimund Theis, dans l'exposition *André Gide et l'Allemagne* (9 avril-15 mai 1991) au Heinrich-Heine-Institut de Düsseldorf.

10. La correspondance entre Gide, Hardekopf et l'éditeur Rudolf Kayser de mai-juin se trouve dans une collection privée française et a pu être montrée pour la première fois, grâce à l'intervention de Raimund Theis, dans l'exposition citée à la note précédente.

son engagement personnel en faveur d'émigrés qu'il connaissait ou qui étaient même des amis, l'attitude de Gide envers l'Allemagne nazie et sa réaction à la guerre, déclenchée par la terreur allemande, restent étrangement ambigus. Celui qui avait eu confiance dans la force culturelle de l'Europe et qui en avait attendu la réalisation d'un avenir européen commun devait surtout être profondément choqué par le retour à la barbarie. D'autre part, Gide gardait, même dans cette situation, son attitude pensive, introvertie et analytique. Le journal en fournit de très étonnantes exemples, qui témoignent d'émotions fortement disciplinées, on pourrait dire aussi d'une insensibilité vraiment ascétique. Ainsi Gide écrit-il à la date du 6 mai : « Il ne peut y avoir de honte à être vaincu par un adversaire plus robuste [...]. La collaboration avec l'Allemagne me paraîtrait acceptable, souhaitable même, si j'étais sûr qu'elle fût honnête. [...] J'ai toujours cru et dit que nos deux peuples étaient moins opposés que complémentaires », et il réfléchit sur les causes de la montée de Hitler, à savoir l'isolement de l'Allemagne par les alliés de la Grande Guerre et le traité de Versailles. Mais ensuite, il en vient à un aspect où il refuse tout compromis : « Le "Écrase-moi, sinon jamais je ne ploierai" de Quain n'est pas mon fait. J'estime que mieux vaut alors filer doux. Je ne parlerais sans doute pas ainsi, si je ne croyais toutes les valeurs auxquelles je tiens, parfaitement inaliénables ; si je ne savais que la force ne peut rien contre elles. Et sans doute le régime que je préfère est celui qui les mettra le plus en honneur [...], mais je tiens que ce serait les avilir que de les mettre au service d'un régime, quel qu'il puisse être. Je tiens aussi qu'il n'est pas de régime où le culte de ces valeurs ne puisse restituer à l'homme sa dignité, ni de cause si belle qu'elle vaille que l'homme y asservisse la liberté de sa pensée (et dignité c'est même chose ¹¹). »

*

Après la défaite de 1945, cette attitude indécise et en même temps sincère fut accueillie avec reconnaissance en Allemagne :

elle renonçait à l'attitude du vainqueur, fût-il vainqueur moral, et pose moins la question de la culpabilité que celle des conditions de la possibilité de l'inhumain. Elle ne renonce pourtant pas à une position personnelle. Plusieurs journaux reproduisaient les passages du *Journal* de Gide qui reflètent cette attitude. Pendant les premières années d'après-guerre, et naturellement surtout après avoir reçu le prix Nobel à la fin de l'année 1947, l'auteur se retrouva au centre de l'intérêt littéraire public, au moins en Allemagne de l'Ouest. Il représentait de nouveau, et cette fois avec un

11. Gide, *Journal 1939-1949*, Gallimard (Pléiade), 1954, pp. 76-7.

poids particulier, l'Europe culturelle ¹².

Pour cette raison, il n'est presque pas nécessaire d'examiner de plus près la question de savoir pourquoi les organisateurs de la première rencontre de la jeunesse européenne sur le sol allemand après la guerre, c'est-à-dire la rédaction de l'hebdomadaire munichois *Echo der Woche* et le « Bayrische Jugendring » (organisation de la jeunesse bavaroise), pensèrent à André Gide en cherchant des participants étrangers éminents. La participation de Gide était pour ainsi dire évidente lors d'une manifestation pendant laquelle, selon les communiqués officiels du Jugendring, les questions suivantes devaient être posées aux participants étrangers : « [...] Quelle est aujourd'hui la place spirituelle de l'Europe, quel est à votre avis sa mission dans le monde transformé ; quels sont les problèmes qui vous occupent, quelles sont vos idées aptes à faire surmonter la haine et l'égoïsme, quels sont nos soucis communs dont le nôtre n'est qu'une partie ? Comment voyez-vous la liberté de l'individu dans un monde qui réclame des solutions collectives ? Que signifient pour vous la religion chrétienne, le socialisme, la démocratie ¹³ ? »

Que Gide acceptât en effet l'invitation à Munich était sans doute lié à son ouverture mentionnée plus haut et à son aspiration à la sincérité et à l'authenticité. Ce n'est pas avec le geste de l'éducateur et encore moins avec celui du vainqueur qu'il se présente à la jeunesse allemande à Munich, mais comme quelqu'un qui, selon Egon Vietta dans le *Zeit* d'alors, « encourage cette jeunesse à être une jeunesse ¹⁴ ». La rédaction du journal *Echo der Woche*, dirigé par Harry Schulze-Wilde, écrivain et publiciste, avait pris l'initiative de cette rencontre. Que Gide accepte n'est certainement pas sans rapport avec le fait qu'il connaissait déjà Harry Schulze du temps de son exil français et de leur engagement commun au sein du Reichtagsbrand-Komitee, et d'ailleurs, pendant l'exil, Schulze avait très étroitement collaboré avec Jef Last, un ami de Gide, qui tint également un discours lors de la rencontre de Munich ¹⁵.

12. Le livre de Klaus Mann, qui avait déjà paru en anglais, fut publié en allemand sous le titre : *André Gide, l'histoire d'un Européen*, Zürich, 1948.

13. Gerhard Jaeckel, « Appel à la jeunesse allemande », *Jugendnachrichten des Bayrischen Jugendrings*, I, 8 (15 juin 1947), p. 70. Le programme original ainsi que toute une liasse de commentaires de presse et de réactions contemporaines à la visite de Gide en Allemagne en 1947 se trouvent dans la collection Gide rassemblée par Rolf Bongs qui va maintenant être transférée au Heine-Institut de Düsseldorf, ainsi que tout son fonds.

14. Egon Vietta, « André Gide in Deutschland », *Die Zeit*, 17 juillet 1947 (coupure de presse dans le fonds Bongs).

15. Cf. Harry Wilde, « André Gide politique. Souvenirs d'un ami », *Das*

La manifestation portait le titre officiel : « Appel à la jeunesse allemande. Manifestation de la jeunesse internationale dans la salle des actes et des fêtes de l'Université de Munich le 28 juin 1947 ». Le programme annonce pour la matinée les discours de quelques grandes personnalités étrangères¹⁶ invitées. Les discours étaient encadrés par la Bayerische Staatskapelle sous la direction de Georg Solti. Dans l'après-midi, quatre jeunes Allemands leur répondirent¹⁷. Dans le public, il y avait d'autres représentants de divers pays, ainsi que des jeunes venus de quatorze pays. Cette manifestation eut un grand retentissement ; il n'y avait d'entrées que pour les invités et pour la presse. Mais les discours étaient retransmis en direct sur le parvis de l'université. Gide avait apparemment réussi à coordonner l'invitation à Munich avec une deuxième. Comme déjà pendant l'été 1946, quand il était allé à une rencontre franco-autrichienne à Pertisau au Tyrol¹⁸, le gouvernement militaire français l'avait invité à un

ganze Deutschland, 3, 10 (1951), pp. 3-4. Harry Schulz(-Wilde), né en 1899 à Zwickau, était membre du parti communiste et depuis 1929 secrétaire de l'écrivain Theodor Pliviers. Il fut arrêté peu de temps après l'incendie du Reichstag, mais put s'enfuir d'Allemagne en France dès 1933. Dans la période suivante il joua un rôle important comme témoin dans les efforts pour élucider l'incendie du Reichstag : sur l'ordre de Pliviers, lui-même émigré, il collectionna tout le matériel accessible et rencontra, à ce qu'on prétend, en 1934 à Paris un membre de la SA qui pouvait fournir des preuves authentiques de la culpabilité des Nazis. Malheureusement, ces documents n'ont pas été conservés. Dans le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet se trouvent trois lettres de Schulze à Gide de l'année 1937. Schulze utilisa ses informations dans un livre publié avec Jef Last en 1939 à Rotterdam : *Kreuzgang der jugd*. Après 1945, Schulze vécut en RFA et écrivit des livres sur des questions politiques ainsi que des biographies (cf. Wilfried Kugel, *Hanussen. Der Gott der Gaukler und der Frauen*, 1993).

16. Il s'agissait des écrivains H. N. Brailsford (Angleterre), André Gide (France), Norman Himes (États-Unis), S. Jha (Inde), Jef Last (Pays-Bas), Rodolfo Olgiati (Suisse), Joseph Rovani (France), Shong-Siy-Sung (Chine), Georg Thürer (Suisse), André Ullmann (France). (D'après le programme du fonds Bongs.)

17. Les conférenciers, orateurs et participants allemands étaient Claus Heller, Annemarie Krapp, Franz Geiger et le rédacteur du *Echo der Woche*, Gerhard Fauth.

18. Cf. le texte du discours de Gide, dont une édition privée se trouve dans le fonds Gide de la Bibliothèque Doucet. Je voudrais remercier M. Lionel Richard de m'avoir indiqué cette source. La dernière partie de ce discours est identique à la fin de « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » (d'abord paru dans *L'Arche*, n° 18-19, août-septembre 1946, pp. 3-19, puis repris en 1949 dans *Feuillets d'automne*). La traduction allemande de cet exposé est paru dans *Die*

voyage d'études pour visiter la zone occupée par la France. Fin juin 1947, il s'était arrêté à Tübingen après un voyage en voiture au lac de Constance. Nous avons le compte rendu d'un entretien avec Gide à l'Institut Français de cette ville¹⁹. Le 27 juin, Gide, venant de Tübingen, était arrivé par train à Munich. Le correspondant d'un journal, qui eut un entretien avec lui, donne la description suivante de l'effet que produisit sur l'auteur la ville de Munich détruite par les bombes :

Tout d'abord, il ne savait pas s'il allait prononcer un discours à Munich. Mais chaque heure qu'il passait là-bas, chaque ruine qu'il voyait, et chaque homme avec lequel il parlait, renforçaient sa conviction qu'il était de son devoir de parler. Quand on vint le chercher à l'hôtel, il n'était pas là. Mais on le trouva finalement. Il était assis sur une pierre dans une rue détruite, devant lui les ruines du quartier de la gare, autour de lui la circulation et les gens pressés. Il tenait un bloc-notes dans la main et nous montra une page vide : « Rien, rien ! Je me sens complètement dessèché. Qu'est-ce que je dirai ? Plus je réfléchis, plus le sujet me paraît sérieux... Mais j'essayerai au moins. » Sur la feuille, il n'y avait que les mots « Frappe, mais écoute ». [...] Quand il vit devant l'université les centaines de jeunes gens qui attendaient depuis le matin devant l'entrée, il demanda à faire un petit détour : « J'ai peur...! » [...] Au retour, il demanda plusieurs fois à s'arrêter. Il se mit alors à noter quelques phrases. Et encore à quelques pas de l'université la voiture s'arrêta en plein milieu de la rue, presque un obstacle dangereux pour la circulation, pendant que beaucoup de jeunes passaient à côté de lui pour aller entendre une conférence que le conférencier lui-même ne connaissait pas encore²⁰.

Dans la salle, Gide retrouva, attachée à la balustrade du balcon, une citation de lui-même : « Je crois à la vertu du petit nombre » y était écrit sur un calicot²¹. Suite à plusieurs retards dans le déroulement du programme, Gide, qui, selon les témoignages n'avait jamais été un orateur particulièrement captivant, ne monta qu'après la pause du déjeuner sur le

Umschau, n° 1, nov.-déc. 1946, pp. 281-94. Le gouvernement militaire français avait invité à cette rencontre à Pertisau, outre des Autrichiens et des Français, des participants venant d'Angleterre, de Suisse et de Hongrie. Dans le public, il y avait aussi bon nombre de jeunes Allemands.

19. Cf. Serge Maiwald, « Une rencontre avec André Gide. Pour la mort du grand écrivain français », *Universitas*, 6 (1951), pp. 411-6. Maiwald était l'éditeur de la revue *Universitas*.

20. Cf. Jean Schlumberger, « André Gide en Allemagne », *Die Welt*, 3 juillet 1947 (coupure de presse dans le fonds Bongs).

21. Ce mot d'ordre vient de son discours de Pertisau et de « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » (v. notes 18 et 28).

podium²² pour prononcer le discours suivant²³ :

Ne vous attendez pas à ce que je vous parle longtemps. Je ne suis pas préparé. Je vous parle du fond d'un cœur qui est profondément ému et plein de compassion.

Je ne suis pas venu à Munich avec un message particulier, mais pour vous écouter et pour m'instruire. J'ai toujours dit et conseillé d'écouter la jeunesse et de se faire instruire par elle. Je sais qu'il est difficile d'être jeune dans le temps où nous vivons. Il y a tant de problèmes matériels, dont le plus difficile est de se nourrir. J'ai eu la triste impression que les jeunes Allemands sont mal nourris. Je n'ai aucune compétence dans ces choses-là — et la terre entière souffre de privations. Mais les problèmes spirituels, qui appartiennent plutôt à mon domaine, sont également vastes. La jeunesse allemande a souffert pendant les douze dernières années d'un complexe de supériorité, ou plutôt : elle en a fait souffrir d'autres. Maintenant, il ne faut pas que ce complexe se transforme en complexe d'infériorité. Je voudrais que les jeunes Allemands aient le sentiment au cours de cette manifestation que nous leur parlons cordialement, sans aucun dédain, c'est-à-dire sans un sentiment qui serait entièrement déplacé.

En niant les théories des races enseignées pendant la der-

22. Cf., pour ce détail et d'autres, la description la plus vivante de toute la manifestation, faite par les membres de la revue munichoise *Das Steckenpferd, Münchner Schüler-Zeitschrift*, 6/7, juillet 1947. Dans cette revue, qui contient aussi des comptes rendus très critiques (mais qui ne concernent pas Gide), parut le fac-similé d'une dédicace de Gide, signée à Munich le 3 juillet 1947 : « J'ai souvent dit que les aînés avaient à écouter la jeunesse bien plus qu'à chercher à l'instruire. Ce qu'on appelle expérience n'est le plus souvent que fatigue et désillusion. Je crois à la vertu des "illusions" de la jeunesse et souhaite qu'elles deviennent des réalités. » Quelques pages de cette revue se trouvent au Fonds Gide de la Bibliothèque Doucet.

23. Le texte a d'abord paru, avec ceux des discours des autres participants étrangers, dans *Echo der Woche*, I, 2 (4 juillet 1947, éd. spéciale) ; il a été républié dans une traduction remaniée (ou nouvelle), dans *Die neue Zeitung*, « Feuilleton und Kunstbeilage vom 4.7. 1947 ». Notre texte suit la meilleure de ces deux traductions (également mauvaises et apparemment indépendantes), celle de la *Neue Zeitung* (coupures de presse du fonds Bongs).

nière décennie, l'on prétend aujourd'hui que les races n'existent pas. À mes yeux, ceci est une erreur. Les races existent, c'est un fait. L'important est seulement qu'aucune race ne s'arroge le droit de dominer les autres. Il y a des races dont on n'a pas encore entendu la voix. Ce serait une erreur très grave d'en conclure qu'elles n'ont rien à dire. Leur silence était parfois dû au fait que leur voix avait été étouffée. Nous voulons aujourd'hui permettre de parler à tous ceux qui ne se sont pas encore fait entendre. L'erreur fondamentale de tout totalitarisme, de quelque couleur politique qu'il soit, est la tentative de faire taire les minorités. Ce qui est souhaitable dans un État, ce n'est pas l'uniformité des voix, mais leur harmonie.

Aujourd'hui, nous attendons avec impatience d'entendre ceux qui jusqu'ici n'avaient pas le droit de parler. Dans ceci réside l'importance de cette manifestation, et je suis heureux d'y pouvoir participer. Pour cette raison, j'ai répondu à votre appel de tout coeur.

Jef Last a parlé ce matin de la joie. J'adopte les mots très forts qu'il a employés. C'est au milieu des ruines précisément que la joie est indispensable. Je me souviens d'une phrase du *Steppenwolf* de Hermann Hesse, qui m'a beaucoup impressionné : « Apprenez à rire, pour atteindre une ironie supérieure. Cessez de vous prendre trop au sérieux. » Ceci est un conseil très important, et je crois que les jeunes Allemands ne l'ont pas encore compris. Dans ceci réside peut-être la différence subtile entre le peuple allemand et le peuple français. On prend trop vite pour de l'insouciance ce qui n'est qu'ironie ; par ceci j'entends la faculté d'être objectif par rapport à soi-même, de se voir sans se regarder fixement, et finalement de se juger soi-même sans prétention. En France, nous sommes souvent tombés dans une ironie excessive ; pourtant le rire des *Provinciales* de Pascal renforce encore le sérieux de ses *Pensées*.

Étant assez âgé pour avoir connu les périodes suivant les deux guerres mondiales, il me semble que la guerre de 1914 n'avait pas les conséquences inquiétantes que nous observons aujourd'hui. À l'époque, il n'y avait pas vraiment de rupture avec le passé. Aujourd'hui, il semble que les liens entre la gé-

nération qui vient et celle qui s'en va sont rompus. Les jeunes gens d'aujourd'hui coupent les ponts derrière eux et repoussent la main que les plus âgés leur tendent. Ce qui les caractérise (et je ne parle pas seulement de la jeunesse française), c'est le manque de confiance en l'avenir, (hélas, qui n'est que trop justifié). Ils mettent toutes leurs espérances dans le présent. Dans la littérature et dans les arts, il n'est plus question de durée, on ne vise plus que l'effet de surprise, de choc, et cela me paraît extrêmement douteux. Nos principaux efforts devraient tendre à donner à la jeunesse une raison d'avoir confiance en l'avenir. Que ces jours à Munich y contribuent ! Qu'ils amorcent le rapprochement mutuel des jeunesses de tous les peuples, qui se sont réunies pour déterminer si des alliances sont imaginables dans la sphère même de la culture ! La jeunesse est aujourd'hui en grand danger ; nous devons tout faire pour la protéger et pour la sauver !

Ce discours était très habile : le ton sobre et désabusé et l'analyse brève et sans prétention de la situation étaient certainement bien adaptés aux sentiments profonds du public allemand, ainsi que le regard encourageant et optimiste vers l'avenir à la fin du discours. Les réactions du public et plus tard des médias furent en conséquence. Le lecteur allemand remarquera que, peu de temps après la fin de la guerre, Gide emploie le mot « race » sans gêne, un mot jusqu'à présent tabou en allemand.

Le 29 juin, Gide resta à Munich²⁴ et participa ensuite du 30 juin au 3 juillet, sur l'invitation des organisateurs, à une excursion dans les montagnes de Bavière, pendant laquelle les problèmes abordés durant la manifestation devaient être approfondis dans des entretiens et des discussions²⁵. Gide participa avec Jef Last et Joseph Rovay à la rencontre qui eut lieu dans la maison de la jeunesse de Seeshaupt, sur le lac de Starnberg. D'après le compte rendu d'un des participants, Gide n'intervint « que rarement dans le déroulement des journées que ce soit par des actions ou des propos », mais sa seule présence silencieuse et patiente était

24. Au Fonds Gide de la Bibliothèque Doucet se trouvent des bons de nourriture et des tickets de repas que Gide avait rapportés de Munich.

25. Les lieux de séjour furent les maisons du Bayrischer Jugendring à Sudelfeld, près de Bayrischzell, à Kühroint, près de Berchtesgaden, et à Seeshaupt, sur le lac de Starnberg, ainsi que des auberges de jeunesse à Bergen Schwangau, près de Füssen, et à Raintalershof près de Garmisch.

stimulante et encourageante ²⁶. Le 3 juillet, la réunion de clôture de cette manifestation de la jeunesse internationale eut lieu à Munich, et le 4 juillet, une partie des participants de Munich, parmi lesquels André Gide, partit pour Francfort, où la manifestation se poursuivit. Gide y assista d'abord à la pose de la première pierre pour la reconstruction de la maison de Goethe, et prononça dans la soirée du 6 juillet un bref discours dans la salle de l'artisanat, où il reprit et développa les réflexions contenues dans son discours de Munich ²⁷ :

Je ne suis certainement rien moins qu'un orateur et je me méfie beaucoup de tout discours. On a beaucoup parlé de problèmes actuels. Il ne nous reste maintenant que des ruines et des problèmes. Pour l'artiste aussi, il y a des problèmes ; mais ce sont des problèmes que lui seul peut résoudre, et ceci non pas dans l'abstrait, mais au sein de l'œuvre d'art. On a remué beaucoup de problèmes ces derniers jours. On a aussi, j'espère, pris quelques décisions pratiques. Ce qui me semble pourtant le plus important, c'est qu'on a pu créer des liens humains, des contacts fraternels entre les hommes. Les deux très beaux discours du maire de Francfort m'ont particulièrement touché. Son raisonnement ainsi que l'expression de ce raisonnement ont été tellement clairs que je l'ai entièrement compris, ce qui n'était pas toujours le cas pour les autres discours plus abstraits. Monsieur le Maire a parlé de Goethe d'une manière tellement juste, que je n'oserais certainement pas ajouter quoi que ce soit à son discours, si je n'étais pas convaincu que l'opinion d'un étranger puisse apporter du nouveau. Par surcroît, Goethe n'appartient pas seulement à l'Allemagne, mais au monde entier. Et ceci est l'enseignement le plus important et le plus valable que je voudrais tirer aujourd'hui de sa présence parmi nous. Chaque nation a pu participer hier à la reconstruction de la maison de Goethe, ce qu'elle n'aurait certainement pas pu

26. Cf. le compte rendu de *Das Steckenpferd* (v. note 21).

27. Source : *Echo der Woche*, non daté, p. 4 (coupure de presse du fonds Bongs). Au fonds Gide de la Bibliothèque Doucet se trouve, outre la reproduction (identique) du discours dans le journal *Frankfurter Neue Presse* du 7 juillet 1947, la dactylographie d'une version française. En 1949, la Ville de Francfort décora Gide de la médaille Goethe.

faire s'il s'était agi de réveiller d'autres génies allemands. Schiller, Kleist, Lessing sont plus typiquement allemands que lui. Car, même si Goethe reste toujours un Allemand, il est avant tout un Européen. Son génie ne reste jamais limité à soi-même et ni frontières ni bornes ne l'enferment. Il est un être humain avant d'être un Allemand. Jusqu'à la fin de sa vie, son esprit est resté ouvert et curieux.

L'erreur horrible des dernières années, qui a conduit l'Allemagne à la catastrophe, c'est qu'elle avait cessé d'entendre et d'écouter. Non seulement elle n'était plus prête à prendre en considération les désirs des autres peuples, mais souvent, elle impose sa propre mystique aux autres. Elle a essayé de réduire au silence et à l'impuissance toute opinion divergente, et elle a même supprimé chez elle tout point de vue qui ne convenait pas à sa volonté de domination.

L'humanité ressemble au vaisseau des Argonautes, où la nature différente et individuelle de chaque homme d'équipage ne permettait à personne d'exercer une prédominance, où chacun, selon son caractère spécifique, acceptait d'avoir besoin de tous les autres, où d'une manière heureuse et harmonieuse la force restait soumise à l'esprit.

Je prends part de tout cœur et de toute mon âme à la reconstruction de la maison de Goethe, mais je ne voudrais pourtant pas qu'on y attache trop d'importance, fût-elle symbolique. L'esprit de Goethe habite le monde. Et malgré la fierté légitime de Francfort de l'avoir protégé pendant ses années de jeunesse, je crois que Goethe, et ici apparaît sa vraie force, ne s'était jamais senti trop attaché au lieu de son passé. L'observation de la nature lui avait appris que l'oiseau, une fois qu'il vole, ne rentre plus jamais dans son nid.

Ce n'est pas dans l'esprit et dans l'imitation du passé que nous devons essayer de bâtir le futur. Nous devons faire une nouvelle construction, avec la confiance, le savoir et l'espoir. Mais quel vieux maître disait avec tant de sagesse : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ? Nous devons repartir à zéro, conscients des ruines et de ce qui nous a tous ruinés. Je ne serais pas sincère si je parlais avec un optimisme

trop grand. Tout en ayant confiance dans l'avenir, j'ai cependant beaucoup de craintes. Ce n'est en aucun cas l'esprit qui a vaincu dans cette guerre horrible. La force a dompté la force. Les ruines tout autour de nous le prouvent suffisamment.

Mais l'enseignement néfaste du totalitarisme n'a été nullement surmonté. Les nuages de poussière que le vent soulève dans les ruines continuent à empoisonner les esprits, non seulement en Allemagne. Ces nuages de poussière se sont étendus sur tous les pays, et ces différents pays ne peuvent et ne doivent purifier l'atmosphère que par un effort commun.

Totalitarisme ! La chose en elle-même est encore plus laide que ce mot affreux. C'est la volonté de mettre au pas les consciences, les cœurs et les esprits, d'écraser toutes les différences, c'est la volonté de créer une unité instable et artificielle, d'installer le silence, en forçant les minorités par des moyens barbares, selon la formule diaboliquement présomptueuse : « la fin justifie les moyens ».

Ce fut le totalitarisme qui porta Hérode à ordonner le massacre des innocents, ayant une peur extrême que la voix du Sauveur pût se faire entendre parmi eux. Mais ces moyens d'uniformisation sont toujours fatals et condamnés à l'échec tôt ou tard. On doit se rendre compte du fait que la Sainte Famille échappera toujours au massacre et que l'esprit finira par luire au-dessus des ruines.

Aujourd'hui, notre culture européenne est menacée par l'Est et par l'Ouest, comme hier, elle était menacée par le Centre. Il est nécessaire d'en être conscient et de ne pas se faire d'illusions sur la gravité de ce danger.

Ces deux réunions à Munich et à Francfort me semblent si importantes, parce qu'elles sont si remplies de compréhension mutuelle et d'amitié. Bien que je croie aux vertus individuelles et que je respecte l'individualité de chacun, je suis convaincu que nous devons mener un combat commun, et ceci à cause d'un regard qui doit être le même envers nous qu'envers les autres. Mon cœur aussi est appauvri par vos ruines. Nous ne pouvons vaincre la barbarie que par un effort commun.

Gide reprend dans ce discours, comme déjà dans celui de Munich, des réflexions qu'il avait développées une année plus tôt, le 18 août, dans un discours moins spontané, mais plus long et dans un style plus travaillé, à Pertisau au Tyrol (voir ci-dessus). Il avait alors donné un avertissement contre une culpabilisation précipitée et avait remarqué qu'à Versailles « on a fait le lit de Hitler ». Comme dans le discours de Francfort, il avait dit des conséquences de la guerre que « les ruines atroces [...] de la guerre n'appauvrissent pas seulement un peuple, mais toute l'humanité cultivée ». Comme à Munich, la jeunesse était au centre de ses réflexions. « Cette importante partie de la jeunesse, du moins cette nouvelle école existentialiste qui fait aujourd'hui tant de bruit » aurait fini par comprendre que ce monde était absurde, et que rien n'y concordait. Camus et Sartre sont explicitement nommés comme des modèles plus ou moins funestes. Gide leur oppose, comme à Munich, la mise au point pressante de son credo central : « il ne tient qu'à vous que ce monde rime à quelque chose ». À la fin de ce discours, qui contient le texte connu, réimprimé et souvent cité dans la réception d'après-guerre en Allemagne sous le titre *Réponse à un jeune homme*, se trouve aussi la profession de foi de Gide qui était une des devises de la manifestation de Munich. Le discours se termine par : « Je crois à la valeur des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques individus²⁸. »

*

Sur le chemin du retour de Francfort à Paris, Gide s'arrêta plusieurs fois. À l'université de Mayence, il fit une conférence sur les rapports de la littérature allemande avec la littérature française²⁹. Finalement, il passa une journée à Bonn avec son compagnon de route et traducteur, Ernst Robert Curtius ; on parla de Virgile et de vieux amis. « On visita les ruines de Cologne, qui étaient couvertes de l'herbe d'été (c'était début juillet³⁰). » Étonnante, et complètement incompatible avec l'enthousiasme des jeunes Allemands à Munich et à Francfort, est la manière dont Curtius parle dans son article, qui ne parut qu'en 1952, avec une froideur

28. Source de ce texte : v. ci-dessus note 18. Les réimpressions allemandes ne suivent souvent pas le texte du discours, mais la partie finale de *Souvenirs littéraires et problèmes actuels* (cf. note 18). Outre les deux réimpressions indiquées par Pistorius (n^{os} 233 sqq.), il en existe une autre dans *Der Ruf, Unabhängige Blätter der jungen Generation*, 1, 9 (15 déc. 1946), p. 12.

29. Cf. le compte rendu de la *Neue Zürcher Zeitung*, n^o 1439, 24 juillet 1947.

30. Ernst-Robert Curtius, « Rencontres avec un poète vieillissant », *Die Neue Zeitung*, 75, 28 mars 1952, p. 4 (coupure de presse du fonds Bongs).

tranchante, de sa rencontre avec Gide. Il y dit entre autres : « Après s'être détaché du communisme, il ne trouva plus aucun objectif qui aurait dépassé la sphère personnelle. Il se faisait des illusions en continuant de s'expliquer et de se dévoiler à satiété. C'est triste à dire, mais c'est ainsi. Avec le temps, les aspects trop éphémères de son œuvre seront oubliés. Et alors la grande épreuve aura lieu : comment se présentera-t-il aux yeux de la postérité ? » Il semble presque que Curtius, qui fait lui-même partie de la génération des pères, veuille ici déjà ranger Gide dans le placard à balais de l'histoire, en tant que victime de ce même désaccord entre les générations dont l'écrivain, dans son discours de Munich, avait si énergiquement souligné la profondeur causée par la particularité de la situation historique.

Mais pour l'instant, cette crainte n'était pas justifiée. Certes, Gide est attaqué par plusieurs camps idéologiques : son ancienne liaison avec les communistes est volontiers remise sur le tapis pendant la période de la guerre froide (pour ne pas dire glacée) ; et, en 1952, l'Église catholique le met à l'*Index librorum prohibitorum*, ce qui suscite un certain intérêt dans la presse allemande. C'est désormais que l'engagement durable pour Gide de la Deutsche Verlags Anstalt se montre sous sa vraie valeur.

En autorisant des éditions de poche chez Rowohlt et Fischer, la maison d'édition prend soin que Gide reste non seulement présent sur le marché allemand du livre, au moins avec quelques titres (*Les Caves du Vatican*, *Isabelle*, *L'École des femmes*, *Les Faux-Monnayeurs*, *La Symphonie pastorale*), mais que ses livres soient aussi achetés (ce que prouvent les tirages³¹). Dans les années 70, c'est surtout le Deutsche Taschenbuchverlag (dtv) qui offre les œuvres de Gide dans une édition à prix modéré. La Deutsche Verlags-Anstalt elle-même présente dans les années 60 une édition d'œuvres choisies en sept volumes.

Et pourtant, depuis les années soixante, Gide disparaît de plus en plus de la discussion intellectuelle en Allemagne, il tombe pour ainsi dire dans un trou. Le jugement que Walter Heist a prononcé en 1967, disant que Gide était « perdu pour l'époque » et qu'il n'avait pas seulement trépassé, mais qu'il était bien mort³², se confirme si on jette un coup d'œil dans les bibliographies : il n'y a presque plus d'articles dans les revues ou les journaux, et même l'intérêt de la critique littéraire pour son œuvre est loin de ce qu'on aurait pu attendre et de ce qui de produira pour d'autres au-

31. V. les indications à ce sujet chez Pistorius.

32. Cf. Walter Heist, « Beispiel Gide, ein Mann in seiner Epoche » [L'exemple Gide : un homme et son époque], *Frankfurter Hefte*, 22 (1967), pp. 782-92.

teurs de sa génération. Même à l'occasion de son centième anniversaire, la bibliographie n'indique que trois articles (de journal), dont deux parus dans des journaux suisses³³. Plus de vingt hommages avaient encore paru à l'occasion de sa mort³⁴.

On ne peut que spéculer sur ce qui a diminué l'attention du public, surtout du fait que les chiffres de vente des éditions de poche montrent que certains livres de Gide continuaient à trouver leurs lecteurs et leurs amateurs. Gide lui-même en a indiqué la direction possible dans son discours de Munich. Il y parle de la manière radicale avec laquelle, selon son impression, la génération d'après-guerre était décidée à rompre avec toute tradition, et de la grande méfiance avec laquelle elle envisageait l'avenir. Gide avait l'esprit assez ouvert pour comprendre cette attitude de la jeune génération. Pourtant, ce ne fut pas cette génération et ce sentiment profond qui jouèrent un rôle décisif dans le climat spirituel d'Allemagne dans la première phase de l'après-guerre. Les recherches historiques ont montré en détail que l'année 1945 était, du moins pour la littérature, beaucoup moins une césure qu'on n'aurait pu l'attendre. Le mouvement de restauration sous Adenauer s'intéressait naturellement surtout à la stabilité et à la continuité, à une continuité qui, dans la mesure du possible, passait sous silence les douze années du règne nazi. Le marché littéraire de l'époque était marqué par le classique, sous toutes ses formes, que ce soient des éditions des grands classiques ou des textes qui, reflétant une attitude classiciste, ne prenaient en compte les horreurs et la destruction omniprésentes que comme une coulisse. On essayait de reprendre pied après la chute dans un précipice sans fond, et on se cramponnait aux prétendues valeurs éternelles. Même la renaissance étonnante de Gide en Allemagne jusque dans les années cinquante s'explique partiellement par la réputation de classique moderne qui s'attachait à lui depuis les années d'avant-guerre, réputation que le prix Nobel avait maintenant ennoblie dans toute la force du mot. Il représente le prototype de la continuité culturelle, enrichi par la réputation d'être un écrivain européen, ce qui représente un avantage éminent et, au vu de la situation donnée, déjà perceptible dans le contexte de la manifestation de Munich. Par conséquent, ce n'étaient pas les plus jeunes qui propageaient l'œuvre de Gide, mais la catégorie d'âge ayant fait la connaissance de Gide avant la guerre. Un bon exemple en est un auteur de Düsseldorf, Rolf Bongs (1907-1982), qui réunit en 1953 dans le volume *Das Antlitz André Gides* [Le visage d'André Gide³⁵]

33. Pistorius, n^{os} 915-917.

34. Cf. Pistorius, n^{os} 888 sqq.

35. Rolf Bongs, *Das Antlitz André Gides (Drei Essays)*, Düsseldorf :

quelques articles dont une partie avait récemment paru dans les journaux. Il avait déjà lu et admiré Gide avant 1933, et même entamé une petite correspondance avec lui ; après 1945 il essaya tout de suite de renouer la relation ancienne, et rencontra Gide dans le train pendant son voyage de Munich à la manifestation de Francfort, à laquelle Bongs participa en tant que représentant de la presse. Il y eut un nouvel échange de lettres. Bongs recommanda Gide à la jeunesse allemande comme le représentant d'un humanisme moderne, pour lequel l'homme, l'individu est au centre, au-delà de tout changement politique et social ; il le prôna comme étant quelqu'un qui contrevenait à toutes les conventions et tabous, à toutes les règles et lois d'une société corrompue, mais aussi comme celui dont on pouvait dire qu'« en plein milieu d'une décomposition énorme, il a rendu visible ce qui était intact ³⁶ ». Il considère Gide, avec James Joyce et Thomas Mann, comme un des pionniers du monde moderne, qui ont commencé leur travail de recherche entre les deux guerres mondiales et dont les résultats sont le point de départ à prendre aujourd'hui ³⁷.

Vers la fin des années cinquante, il apparut de plus en plus clairement que la continuité n'était pas si facile à obtenir et qu'on ne pouvait pas simplement passer sous silence et refouler les douze années du régime nazi en les cachant sous l'étiquette d'un accident de l'histoire. Désormais, la génération à laquelle s'était en fait adressé le discours de Gide à Munich commençait à intervenir de façon déterminante dans la discussion intellectuelle. Dans la littérature allemande, les romans de Heinrich Böll, *Die Blechtrommel* de Grass, les romans de Siegfried Lenz, les poèmes de Hans Magnus Enzensberger sont avec beaucoup d'autres œuvres les symptômes de cette césure, qui peut tout à fait prendre les formes d'une révolte, par exemple dans les réunions de la Gruppe 47. Ce n'est qu'à ce moment, dans le contexte d'une discussion critique plus ample et plus intense du national-socialisme, de ses sources et surtout de ses conséquences, que se produit la faille profonde entre les générations, celle que Gide avait prédite dans son discours de Munich. Et, du moins pour le moment, le prophète lui-même est une des victimes du renversement qu'il avait pronostiqué.

(Traduit par Annette THEIS.)

Droste, 1953.

36. Bongs, p. 92, note 36.

37. Bongs, pp. 31-4, note 36.